



Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales



Universidade do Estado do Rio de Janeiro

Centro de Ciências Sociais

Instituto de Filosofia e Ciências Humanas

Amanda de Souza Araujo Dias

**Du moukhayyam à la favela:
une étude comparative entre un camp
de réfugiés palestiniens au Liban et une favela carioca**

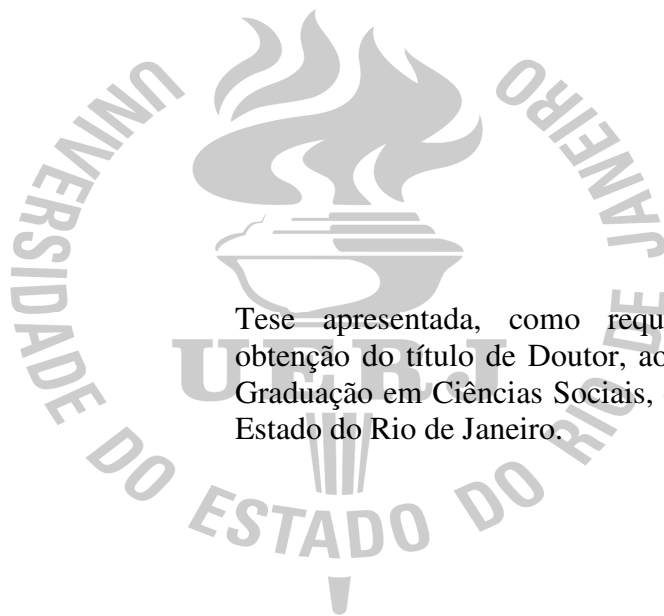
t. 2

Paris

2009

Amanda de Souza Araujo Dias

**Du moukhayyam à la favela: une étude comparative entre
un camp de réfugiés palestiniens au Liban et une favela carioca**



Tese apresentada, como requisito parcial para obtenção do título de Doutor, ao Programa de Pós-Graduação em Ciências Sociais, da Universidade do Estado do Rio de Janeiro.

Orientadores: Prof. Dr. Hamit Bozarslan
Prof.^a Dra. Patricia Birman

Paris

2009

CATALOGAÇÃO NA FONTE
UERJ/REDE SIRIUS/ BIBLIOTECA CCS/A

D541 Dias, Amanda de Souza Araujo.

Du moukhayyam à la favela: une étude comparative entre um camp de refugies palestiniens au Liban et une favela carioca/ Amanda de Souza Araujo Dias. – 2009.

2 t.

Orientadores: Hamit Bozarslan e Patrícia Birman.

Tese (doutorado) - Ecole des hautes études em sciences sociales e Universidade do Estado do Rio de Janeiro, Instituto de Filosofia e Ciências Humanas.

Bibliografia.

1. Favelas - Condições sociais - Rio de Janeiro (RJ) - Teses. 2. Refugiados - Condições sociais - Líbano - Teses. 3. Palestinos - Condições sociais - Líbano - Teses. I. Bozarslan, Hamit. II. Birman, Patrícia. III. Ecole des hautes études em sciences sociales. IV. Universidade do Estado do Rio de Janeiro. Instituto de Filosofia e Ciências Humanas. IV. Título.

CDU 316.728(815.3)

Autorizo, apenas para fins acadêmicos e científicos, a reprodução total ou parcial desta tese.

Assinatura

Data

Thèse pour l'obtention du doctorat en sociologie

Présentée et soutenue publiquement par :

AMANDA DE SOUZA ARAUJO DIAS

Du moukhayyam à la favela

*Une étude comparative entre un camp de réfugiés
palestiniens au Liban et une favela carioca
Tome II - Annexes*

Thèse dirigée par : Hamit Bozarslan et Patricia Birman

Date de soutenance : 17-12-2009

- Jury
- 1 Michel Agier (directeur d'études à l'EHESS)
 - 2 Patricia Birman (professeure à l'UERJ, co-directrice de thèse)
 - 3 Hamit Bozarslan (directeur d'études à l'EHESS, directeur de thèse)
 - 4 Márcia Pereira Leite (professeure à l'UERJ, rapporteur)
 - 5 Angelina Peralva (professeure à l'Université Toulouse le Mirail, rapporteur)
 - 6 Elisabeth Picard (professeure à l'IEP d'Aix-en-Provence et à l'Université Saint Joseph)

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES	- 2 -
GLOSSAIRE	- 3 -
STRUCTURE DU TRAFIC DE DROGUES.....	- 9 -
a) Fogueteiro :	- 9 -
b) Avião :	- 10 -
c) Vapor :	- 10 -
d) Endolador :	- 11 -
e) Soldado ou contenção :	- 11 -
f) Responsáveis :	- 11 -
g) Gerente :	- 11 -
h) Dono da favela :	- 12 -
ENTRETIENS.....	- 13 -
I — LISTE DES ENTRETIENS	- 13 -
II — EXTRAITS D'ENTRETIENS CHOISIS	- 14 -
1. <i>Entretien avec Vera de Acari, Rio de Janeiro, décembre 2006</i>	- 14 -
2. <i>Entretien avec Wesley, favela d'Acari, décembre 2006</i>	- 15 -
3. <i>Entretien avec Rawandy, Beyrouth, avril 2007</i>	- 16 -
4. <i>Entretien avec Samah et Randa, camp de Beddawi, avril 2007</i>	- 17 -
CARTES	- 20 -
PHOTOGRAPHIES	- 22 -

GLOSSAIRE

Notre sujet de recherche a imposé l'écriture d'un glossaire, auquel le lecteur puisse se référer à tout moment afin d'élucider les différents mots en arabe et en portugais qui apparaissent au long du texte. Au-delà d'expliquer chaque mot dans son contexte, nous avons opté d'adopter un regard comparatif. Nous avons ainsi rédigé un glossaire où chaque mot apparaît accompagné non seulement de sa traduction française, mais aussi de son « correspondant » en arabe – dans le cas où il s'agit d'un mot brésilien - ou en portugais – dans le cas où il s'agit d'un mot palestinien. Notre tableau se compose ainsi de trois colonnes : la première, en français, indique l'idée centrale sous-jacente au terme répertorié. C'est elle qui nous permet de sortir le mot de son contexte spécifique pour l'envisager dans un rapport comparatif. La seconde colonne indique le terme en portugais et, la troisième, l'indique en arabe. Lorsque le terme portugais ne possède pas un correspondant en arabe ou vice-versa, nous avons laissé la case vide.

Tout au long de notre travail, il a été question de parler de deux pays différents à un troisième, à savoir la France. Il en ressort que tous les termes qui, normalement, « vont de soi » au Brésil, au Liban, ou encore au public américaniste ou orientaliste en France, nécessitaient ici une explication (un Brésilien est familiarisé avec le terme *baile funk* mais probablement n'a jamais entendu le mot *tâwtin*, pour ne citer qu'un exemple).

Enfin, au-delà d'éclairer la signification de chaque mot, ce petit exercice comparatif nous donne une idée de l'importance que les termes abordés revêtent au sein du camp de réfugiés et de la favela. Il est intéressant, par exemple, de remarquer qu'à Beddawi les trois mots employés pour indiquer les Palestiniens habitant le camp renferment l'idée de déracinement – *lajin*, *nazihin* et *mohajarenn* – alors qu'en portugais, les mots indiquant les habitants de la favela opèrent une distinction nette entre les habitants ordinaires et ceux qui exercent des activités criminelles – *morador* et *bandido*. Les espaces vides peuvent de même nous fournir des indices intéressants. Le fait que le terme *zona sul* ne trouve pas de correspondance dans les mots employés à Beddawi indique que, malgré les conditions précaires du camp, ce dernier est toujours perçu comme un espace déterritorialisé, ne s'opposant pas aux quartiers nobles de la ville, par exemple, mais à la ville toute entière. Ou encore, la case vide à côté du mot « combattant au nom d'une cause » indique qu'à l'intérieur des favelas le trafiquant n'est pas envisagé comme un résistant. En effet, l'exercice

de tendre l'oreille aux mots employés pour exprimer le quotidien nous aide à saisir la vie au sein des espaces étudiés, surtout lorsque ces mots sont mis en valeur par le regard comparatif.

Français	Portugais brésilien (Acari)	Arabe (Beddawi)
Association de résidents	<i>Associação de moradores</i> . Leur histoire est associée à l'intervention de l'Etat et de l'Eglise catholique auprès de la population <i>favelada</i> . Ayant connu leur essor pendant les années 1970, de nos jours, les <i>associações</i> sont affaiblies par l'influence du trafic.	<i>El-lijnah al shabia</i> . En 1972, l'OLP organise le système de gouvernance des camps, donnant naissance aux <i>comités populaires</i> , qui assument la responsabilité des services sociaux dans ces espaces. Les comités ont été affaiblis avec le départ de l'OLP du Liban en 1982.
Balle perdue	<i>Bala perdida</i> . Selon l'Institut de Sécurité Publique de Rio de Janeiro, entre janvier 2006 et septembre 2007, 458 personnes ont été atteintes par des « balles perdues » dans l'Etat de Rio. Ces données sous-estiment le nombre réel de victimes, car la plupart de leurs familles ne rapportent pas ce type d'incident, craignant des représailles de la part des responsables – fussent-ils des policiers ou des trafiquants.	
Combattant au nom d'une cause		<i>Fédai</i> . Au fil des ans, l'image du combattant des années 1960/1970 fut remplacée par celle du <i>Shahid</i> *. Mais à Beddawi, les intellectuels des marges se considèrent aussi des fedayins.
Danse folklorique	<i>Forró, folia de reis, festa junina</i> . La plupart des danses folkloriques présentes dans la favela sont un héritage culturel apporté par les immigrés du Nordeste brésilien.	<i>Dabké</i> . Musique typique du Proche-Orient, où il se danse dans les célébrations et mariages. Les Palestiniens se sont appropriés le <i>dabké</i> en tant qu'expression de leur folklore.
Dépendant chimique	<i>Viciado</i> . Celui qui se rend dans la favela afin d'y acheter de la drogue.	
Employeur principal de l'économie formelle	<i>Ceasa</i> (Central de Abastecimento do Rio de Janeiro). Dépôt de légumes de la ville de Rio, situé à proximité	<i>UNRWA</i> La majeure partie des plus 29 000 employés de l'Agence onusienne se compose de réfugiés palestiniens.

	de la favela d'Acari.	
Ennemi	« <i>Alemão</i> ». Ce terme désigne les bandes des factions rivales du trafic de drogues et, par conséquent, les territoires sur lesquels elles exercent leur contrôle. A la limite, les habitants des favelas rivales sont aussi désignés « ennemis ».	
Espion/ traître	« <i>X-9</i> ». En général, il s'agit d'un habitant de la favela qui, spontanément ou sous contrainte, dénonce le trafic à la police. Le trafic punit les X-9 par la mort.	<i>Moukhabarat</i> . Ce terme désigne l'espion dans le sens plus classique du terme, se référant plutôt aux services d'intelligentsia des Etats syrien, libanais et israélien.
Feux d'artifice	<i>Fogos</i> . Déclenchés par les <i>fogueteiros</i> *, ils annoncent l'arrivée de la police et des bandes du trafic rivales.	
Guerre entre territoires mi-clos	<i>Guerra entre favelas</i> . On dit que deux favelas sont en guerre lorsque leurs bandes du trafic s'opposent dans des conflits armés. Ces affrontements se déroulent entre bandes appartenant à des factions rivales. Le plus souvent, une bande s'attaque à l'autre afin de la « dominer » [<i>dominar</i>] et, ainsi, élargir sa zone d'influence.	<i>Guerre des camps</i> . Cette guerre, qui dura près de trois ans, (1985-1987), s'inscrit dans le cadre plus large de la guerre civile libanaise.
Guide religieux principal	<i>Pastor</i> . Ces guides évangélistes sont très influents dans la favela, figurant parmi les rares personnes qui discutent avec les trafiquants et qui circulent entre « favelas ennemies ».	<i>Imam</i> . Guide musulman sunnite. Dans le camp, son influence dépasse le cadre religieux, concernant aussi des questions sociales et politiques.
Groupes armés non officiels susceptibles de s'installer dans ces espaces	<i>Milícia</i> . Formés par des anciens policiers et pompiers, ces groupes contrôlent diverses favelas de Rio. En échange d'une contribution pécuniaire, ils prétendent apporter de la protection à leurs habitants. Mais ces derniers dénoncent l'usage de la violence et l'extorsion des paiements.	« <i>Salafistes-Jihadistes</i> ». Apparus dans les camps du Liban dès les années 1990, ces groupes ont gagné de la visibilité avec l'installation du Fatah al-Islam à Nahr el-Bared. Ils inscrivent la cause palestinienne dans une lutte à l'échelle mondiale, celle de l'Islam contre l'impiété.
Habitant de l'espace étudié	<i>Morador</i> . Catégorie qui désigne simplement les habitants locaux.	<i>Lajin</i> . Ce terme, qui signifie <i>réfugié</i> , est employé pour désigner les habitants par

	<i>Bandido, traficante.</i> Les hors-la-loi constituent la catégorie dichotomiquement opposée à celle des <i>moradores</i> .	excellence du camp. Il témoigne de la charge symbolique de cet espace. <i>Nazihin.</i> A Beddawi, ce terme se réfère aux personnes <i>déplacées</i> du camp voisin, Nahr el-Bared. <i>Mohajareen.</i> A Beddawi, ce terme désigne les personnes <i>expulsées</i> de l'ancien camp de <i>Tel Zaatar*</i> .
Intégrants des bandes de jeunes criminelles	<i>Meninos do movimento.</i> Manière affectueuse de désigner les membres du trafic, qui n'apparaissent plus comme des bandits, mais comme des garçons [<i>meninos</i>].	
Intégration dans la société		<i>Tâwtin.</i> Installation définitif des réfugiés dans le pays d'accueil. Refusée catégoriquement par les autorités libanaises et palestiniennes.
Martyr		<i>Shahid.</i> Ce terme désigne aussi bien les victimes des conflits que les auteurs des attentats suicides (même s'il existe un mot spécifique pour désigner ces derniers, <i>istishhad</i>).
Massacres de civils	<i>Chacina de Vigário Geral.</i> Le 29 août 1993, une cinquantaine d'hommes armés a enfoncé les maisons des habitants de la favela et exécuté vingt-et-un de ses habitants (dont aucun n'appartenait au trafic). Jugée comme une revanche des policiers, cette tuerie fut la seconde plus grave de l'Etat de Rio de Janeiro, gagnant une renommée internationale.	<i>Massacre de Sabra et Chatila :</i> En septembre 1982, soit deux jours après l'assassinat du président Bashir Gemayel, des éléments des Forces Libanaises sont entrés dans les camps de réfugiés pendant une période de trois jours. Des milliers de personnes civiles y ont trouvé la mort. En 1976, l'ancien camp de <i>Tel-Zaatar</i> avait déjà été le théâtre d'un massacre.
Marqueur historique fondateur		<i>Nakba.</i> Ce terme, qui signifie catastrophe, fait référence à la perte du territoire et au début de la vie en exil, en 1948. C'est la principale date commémorative palestinienne.
Né et grandi sur place	« <i>Cria</i> ». A Acari, cette catégorie fonctionne comme un statut qui attribue de la	

	crédibilité. Elle peut, par exemple, être mise en valeur au moment de décider la « succession » d'un trafiquant.	
Organisation criminelle dotée d'un pouvoir effectif à l'intérieur de ces espaces	Facção. Nées pendant la période de la dictature militaire - lorsque des bandits côtoyaient des activistes politiques dans la prison - de nos jours, les factions contrôlent le trafic de drogues, occupant la plupart des favelas cariocas. Elles se composent du <i>Comando Vermelho</i> (CV), du <i>Terceiro Comando</i> (TC), du <i>Comando Vermelho Jovem</i> (CV-Jovem), des <i>Amigos dos Amigos</i> (ADA) et du <i>Terceiro Comando Puro</i> (TCP).	
Organisations politiques au pouvoir reconnu à l'intérieur de ces espaces		Tanzimat. Organisations agissant comme des partis dans le système politique palestinien. Elles peuvent être classées en trois catégories : les partisans de l'OLP, l'alliance nationale palestinienne (prosyrienne) et les Islamistes.
Point de vente de drogues	Boca de fumo. La plupart du temps, la <i>boca</i> se compose d'une petite table posée sur le trottoir, sur laquelle les marchandises sont exposées : cannabis ou cocaïne.	
Retour		Al-'Awda Idée fondamentale de la résistance palestinienne, qui est née dès 1949 avec les premiers résistants et a pris forme à partir de la seconde moitié des années 1960 avec les <i>fedayins</i> *. L'idée du retour reste prégnante dans le camp de réfugiés.
Révolution	Revolução , mais seulement pour les intellectuels de la favela, qui font référence à une révolution de classes, au sens communiste.	Thawra. La « révolution palestinienne » commence en 1965 lorsque, renouant avec la révolution de 1936-1939, le Fatah déclenche la lutte armée. A Beddawi, le terme <i>thawra</i> est une notion élargie, pouvant se référer à tout acte qui s'inscrit dans la logique de la résistance nationale.

Scouts		Qashafs. Ils organisent des activités culturelles et éducatives à l'intérieur du camp. Beddawi compte six groupes de scouts.
Fête collective principale	Baile Funk Soirée où est joué le <i>funk</i> carioca, style musical né dans les favelas de Rio dans les années 1980. Très populaires, les <i>bailes funk</i> se déroulent chaque fin de semaine dans des centaines de favelas, avec une assistance de milliers de jeunes. En général, leur organisation est étroitement liée au narcotrafic.	Fêtes nationales organisées par les <i>tanzimat</i> *. Lors de ces fêtes, les orchestres jouent des chansons patriotiques et les jeunes font des exhibitions de <i>dabké</i> , ou encore des lectures de poèmes liés à la Palestine et à la cause nationale.
Trafic de drogues	Movimento	
Travailleur	Trabalhador. Son image se construit en opposition au « vagabond » et au « bandit ».	
Véhicule Militaire	Caveirão. Mis en service par la police carioca en 2002, ce terme est une référence à l'emblème de la police d'élite <i>Batalhão de Operações Policiais Especiais</i> (BOPE), qui s'étale ostensiblement sur les flancs du véhicule : un crâne empalé sur une épée, sur fond de deux pistolets d'or.	
Ville formelle	Asfalto. Ce terme désigne la ville « asphaltée », en opposition à la précarité infrastructurelle de la favela.	
Région noble de la ville	Zona Sul	

STRUCTURE DU TRAFIC DE DROGUES

Dans les favelas, le trafic de drogues dispose d'une structure hautement hiérarchisée, à l'intérieur de laquelle chaque membre possède un rôle, un statut et un salaire bien définis. Ici, nous présentons une définition des termes désignant chacune de ses activités à Acari (notons que cette division des tâches s'avère, *grosso modo*, la même dans toutes les favelas cariocas). Les termes que nous abordons ici sont largement connus des habitants des favelas. Plutôt que de les présenter par ordre alphabétique, nous avons opté de les ordonner selon leur emplacement dans la hiérarchie du trafic, du plus bas au plus haut, ce qui nous donne une idée du parcours typique d'un jeune qui réussit à grimper ses échelles. Car, à la différence des sous-emplois auxquels ils peuvent aspirer dans l'économie formelle, le trafic leur offre une possibilité d'ascension dans ses engrenages.

Il va de soi que, plus haut un individu est placé à l'intérieur du trafic, plus son salaire est élevé. Les salaires des trafiquants varient selon leurs ventes. Le salaire d'un *fogueteiro** peut atteindre jusqu'à 1 000 reais par mois, d'un *soldado** 8 000 reais et celui d'un *gerente** environ 15 000 reais par mois. Le *dono da favela** peut gagner des sommes importantes. Selon un habitant, à un moment donné le *dono* d'Acari avait déclaré qu'il gagnait 500 000 reais par semaine. D'autres habitants m'ont avancé le chiffre de 250 000 reais. Alors que ce sont des chiffres estimatifs dont nous ne sommes pas en mesure de vérifier l'exactitude, une chose est claire : le salaire des membres du trafic, y compris de ceux situés au plus bas de sa hiérarchie, sont largement supérieurs au salaire minimum de l'Etat de Rio de Janeiro, qui prévoit 487,00 reais mensuels pour les travailleurs domestiques et 952,00 reais pour les professeurs de collège public¹.

a) Fogueteiro : aussi connu comme *olheiro* ou *vigia*, la position du *fogueteiro* correspond à l'échelon le plus bas de la structure du trafic. Le *fogueteiro* se situe dans des points stratégiques de la favela, d'où il surveille à la fois les intrusions des bandes rivales et de la police. Pour annoncer leur arrivée, il est doté des talkies-walkies (*radinhos*) et des feux d'artifice (*fogos*) - d'où son nom qui, en portugais, signifie pyrotechnicien. Il annonce également la circulation de personnes étrangères dans la communauté. Voyons comment un habitant d'Acari décrit l'activité des *fogueteiros* :

¹ Source : http://www.portalbrasil.net/salariominimo_riodejaneiro_2009.htm (consulté le 05/10/2009). Pour avoir une idée du prix en euros, il suffit de diviser par trois.

Les *fogueteiros* sont toujours dans des endroits d'où ils peuvent voir toute la favela et ils ont tous des radios de communication [...] Quand la police rentre, ils déclenchent des feux. Si la police rentre par ici, ce *fogueteiro* ici déclenche des feux, dans la direction où est la police. Alors l'autre sait que la police est en train de venir par ici. Celui qui est dans l'autre entrée de la favela, par exemple, il est normal, parce qu'il sait que la police ne vient pas d'ici, tu vois. Alors ils [les *fogueteiros*] courent et ils font le tour. Alors quand la police s'approche, la *boca* change d'emplacement [...] La *boca* continue à fonctionner et le *fogueteiro* doit continuer à accompagner la police. La police se déplace et en cachette le *fogueteiro* déclenche des feux. La police devient très énervée avec les *fogueteiros*, vraiment très énervée. Alors au fur et à mesure qu'ils marchent, les habitants de cette région ici, par exemple, tout le monde reste normal².

L'activité du *fogueteiro* implique des risques élevés. Selon des sources locales, au cas où la police en a la possibilité, elle l'extermine sur le champ. Le *fogueteiro* encourt également le risque d'être tué par les membres du trafic : « Si la police rentre par ici et le *fogueteiro* ne déclenche pas des feux, si la police passe directement, si elle tue quelqu'un ou prend un *gerente**, tu peux savoir qu'il va mourir »³. Pour éviter que les *fogueteiros* s'assoupissent pendant la nuit, des trafiquants font des patrouilles : « Si le *fogueteiro* est en train de dormir, on lui jette un bain d'eau glacé et on le tabasse »⁴. Alors que le *fogueteiro* encoure des risques extrêmement élevés, c'est lui qui gagne le moins d'argent dans la structure du trafic. Son attrait vient de la possibilité d'ascension dans la hiérarchie du trafic. Comme l'exprime un habitant d'Acari : « Beaucoup de gens ici ont commencé comme *fogueteiro* ». Il s'agit, en effet, d'une position initiatique au monde du trafic, une sorte de mise à l'épreuve où le jeune aspirant est confronté à la violence et parfois à la cruauté de celui-ci et de la police. Dans une favela où le trafic est aussi important qu'à Acari, le *fogueteiro* gagne environ 1 000 reais par mois.

b) Avião : il s'occupe du transport de la drogue à l'intérieur de la favela : « Quand il manque de la drogue ici, il l'amène d'une *boca* à l'autre, il amène aussi des messages ». Sa position correspond au deuxième pas de celui qui intègre le trafic, juste après le *fogueteiro**. Selon un habitant d'Acari, de nos jours, les *aviões* ont pratiquement été remplacés par les *motoboys**.

c) Vapor : comme l'a synthétisé un habitant d'Acari, « le *vapor* est celui qui reçoit l'argent et donne la drogue ». C'est lui qui assure la vente des petits sachets contenant de la marijuana et de la cocaïne auprès du client. Les *vapors* sont présents soit à proximité, soit à l'intérieur des points de vente. Alors qu'il est moins risqué d'être un *vapor* qu'un *fogueteiro*, les horaires d'activité des *vapors* sont très chargés : normalement, le *vapor* initie la vente à midi, lorsque la *boca* ouvre, pour ne s'arrêter qu'au milieu de la nuit, voire au petit matin, quand elle ferme. Le *vapor* n'a pas un revenu fixe, il perçoit 1% de ce qu'il vend. A Acari, un *vapor* gagne environ 1 500 par semaine.

² Entretien avec un habitant d'Acari. Pour des raisons de sécurité, nous omettons son nom, aussi bien que la date de l'entretien.

³ *Ibid.*

⁴ *Ibid.*

d) Endolador : il prépare les charges de drogues reçues par le trafic. L'*endolador* pèse, emballe et, parfois, mélange la drogue à d'autres substances pour augmenter son rendement. Dans ses mains, chaque charge de cocaïne, par exemple, prendra la forme de quarante sachets vendus à 20 reais chacun. Cette position implique un certain degré de confiance de la part des chefs du trafic local. Il est intéressant de noter que, tandis que les femmes sont pratiquement absentes de la structure du trafic, lorsqu'elles y assument une position, c'est notamment dans les rangs de l'*endolação*. L'*endolador* gagne environ 4 000 reais par mois, auxquels il faut ajouter plus de 30% de la vente de la drogue.

e) Soldado ou contenção : hiérarchiquement, la position du « soldat » correspond à celle de l'*endolador**. Les *soldados* sont des vigiles lourdement armés qui défendent la *boca** des attaques de bandes rivales. Selon des sources locales, à Acari, les membres du trafic préfèrent fuir la police à l'affronter. D'après un habitant de cette favela : « Dans chaque *boca*, il y a environ quinze soldats armés avec des fusils, des mitraillettes, des révolvers et des grenades ». Ce sont également eux qui s'occupent de la sécurité privée du *dono da favela** et des *responsáveis**. Les *soldados* sont aussi ceux qui se trouvent aux premiers rangs lorsqu'il y a des opérations policières ou des invasions de bandes rivales. Les *soldados* peuvent venir d'autres favelas, dominées par la même faction. Cependant, à Acari, la grande majorité des membres du trafic sont des *crias**. Selon un habitant, « ici il n'y a que deux ou trois *soldados* qui viennent d'autres favelas ». Dans une favela comme Acari, le *soldado* gagne entre 6 000 et 8 000 reais par mois.

f) Responsáveis : il s'agit de jeunes qui ont de l'ancienneté dans le trafic et qui ont déjà fait preuve de confiance et d'habileté à gérer certains secteurs de son fonctionnement. Ils peuvent être chef des *olheiros*, des *endoladores*, des *soldados* ou encore de « l'aide sociale » à la communauté ou de pots-de-vin à la police. Un *responsável* perçoit environ 20 000 reais par mois.

g) Gerente : le « gérant du point de vente ». Chaque *boca** possède un *gerente* qui administre l'arrivée de la charge de drogues, son *endolação**, sa vente et le profit obtenu. En général, il y a un gérant pour chaque drogue vendue : le *gerente do branco* prend en charge la cocaïne et le *gerente do preto*, la marijuana. Responsables de toute l'économie du trafic dans la favela, ils sont les premiers placés dans la ligne de succession du *dono*. Selon un habitant d'Acari : « c'est le gérant qui gagne bien sa vie. [...] il a des appartements de luxe en dehors de la favela, plusieurs maisons en dehors de la favela, les meilleures motos que tu puisses imaginer... ». Pourtant, ce même habitant affirme qu'en dépit de ses immeubles à l'extérieur d'Acari, « les gérants vivent dans la favela. Quand il y a beaucoup d'incursions policières, ils se cachent dans d'autres favelas ». Selon des sources locales, les gérants sont les membres du trafic les plus visés par la police : « La police attaque la *boca*, parce que si elle prend un gérant, elle gagne environ 30 000 R\$, 50 000 R\$ (...) Les policiers prennent le gérant et ils restent par ici, dans la favela : "Dis à ton patron qu'il doit envoyer

50 000 R\$ pour qu'on libère le mec". S'il ne donne pas les 50 000 R\$, le type va en prison ». Leur revenu fixe se monte à 15 000 reais par mois, soit plus de 20% de la valeur des ventes.

h) Dono da favela : « le propriétaire de la favela ». Ce terme désigne l'agent le plus haut du trafic local. Comme l'explique un habitant de la favela : « C'est le président de la compagnie [*firma*]. En général, ce sont des jeunes qui ont commencé très tôt dans le trafic, qui ont survécu, qui ont fait preuve de bravoure et de confiance. Le poste est à vie, jusqu'à ce qu'il soit tué ou emprisonné. Même emprisonné, parfois il continue à dicter les ordres de l'intérieur de la prison ».

A Acari, au moment de l'enquête ethnographique, deux *donos* partageaient leur territoire en fonction des localités de la favela. L'un s'occupait de l'*Amarelinho*, du *Coroado* et de la *Vila Rica*, et l'autre, du *Parque Acari*. Tous les deux avaient autour de vingt-cinq ans. Selon des sources locales, c'est la personnalité du *dono* qui donne le ton de sa « gestion ». Au fil des ans, Acari a connu des *donos* plus au moins cruels, plus au moins « assistencialistes » que d'autres. Selon un habitant,

On ne peut pas choisir s'il y a ou non du trafic dans la *comunidade**, mais on peut choisir le trafiquant. [...] si le trafiquant exagère, s'il maltraite les habitants, il ne reste pas. [...] une fois le trafiquant de la *Pereirão* [favela voisine] était très méchant, alors les habitants de cette favela sont venus demander au trafiquant d'ici de l'envahir.

Illusion de contrôle d'une situation oppressive ou réalité ? Cela nous est impossible de déterminer. Il s'agit, probablement, d'un mélange des deux. De toute façon, au moment de l'enquête ethnographique, les habitants locaux parlaient des actuels *donos* d'Acari comme de « bons trafiquants ». Voici quelques éléments qu'ils présentaient afin de justifier cette caractérisation :

- Les *donos* seraient centrés sur l'aspect commercial de leur activité, n'étant pas intéressés à dominer d'autres favelas, ce qui atténue considérablement les affrontements entre bandes rivales ;
- ils seraient des *crias da comunidade*, possédant, ainsi, des liens avec la population locale ;
- ils puniraient les crimes qui se déroulent dans la *comunidade*, comme les vols et les viols, ce qui rendrait Acari une favela plus sûre que les autres ;
- ils chercheraient des punitions autres que la mort aux infractions de leurs règles et aux crimes perpétrés dans la favela ;
- ils exerceraient un certain nombre d'activités « assistencialistes » (distribution de nourriture, gaz, argent le médecin, etc.) ;
- ils verseraient une pension aux veuves d'anciens trafiquants ayant perdu leur mari dans un « accident de travail », pour reprendre l'expression locale.

ENTRETIENS

I — LISTE DES ENTRETIENS

- Wesley, dans mon appartement, Paris, 01/10/2004, 53m39s
- Nizar, au restaurant, Beyrouth, 06/02/2005 (prise de notes)
- Deley, dans l'appartement de Wesley, favela d'Acari, 20/11/2006, 2h
- Wilmar (nom fictif), dans la maison de D. Elvira, favela d'Acari, 24/11/2006, 01h38m05s
- Carlos Aurélio, dans l'appartement de Wesley, favela d'Acari, 30/11/2006, 01h44m37s.
- Wesley, dans son appartement, favela d'Acari, 01/12/2006, 2h
- D. Elvira (nom fictif), dans sa maison, favela d'Acari, 05/12/2006, 22m23s
- Elisa, au bureau des « agents de la santé », favela d'Acari, 07/12/2007, 01h45m14s
- Edivaldo (nom fictif), dans sa maison, favela d'Acari, 09/12/2006, 50m50s
- Vera de Acari, au bureau du mouvement social *Rede contra a violência*, Rio de Janeiro, 14/12/2006, 02h09m44s
- Samir, dans son appartement, camp de Beddawi, 15/04/2007, 01h59m58s.
- Burhân, dans son appartement, camp de Beddawi, chez lui, 17/04/2007, 1h25m33s.
- Samah et Randa (noms fictifs), à l'association *MAFPA*, camp de Beddawi, 19/04/2007, 38m23s.
- Nizar, dans un café, Tripoli, 26/04/2007, 01h07m32s.
- Oumm Mahmoud (nom fictif), dans son appartement, camp de Beddawi, 27/04/2007, 01h22m23s.
- Nizar, dans l'appartement de Soraia, camp de Beddawi, 28/04/2007, 01h04m43s.
- Rawandy (nom fictif), dans l'appartement d'une amie, Beyrouth, 29/04/2007, 58m10s
- La responsable de la CUFA au siège de l'organisation, favela d'Acari, 07/08/2007, (prise de notes)

- Frederico, dans un bar, favela d'Acari, 09/08/2007 (prise de notes)
- Burhân, dans son appartement, camp de Beddawi, 03/04/2008, 54min38s.
- Directeur de l'UNRWA à Beddawi, bureau de l'UNRWA, camp de Beddawi, 05/04/2008 (prise de notes)
- Maysoun, bureau de l'UNRWA, camp de Beddawi, 05/04/ 2008, (prise de notes)
- Wesley, dans mon appartement, Paris, 26/05/2008, 01h15m28s
- Rawandy, dans mon appartement, Paris, 17/03/2009 (prise de notes)

II — EXTRAITS D'ENTRETIENS CHOISIS

1. Entretien avec Vera de Acari, Rio de Janeiro, décembre 2006

Dans les passages sélectionnés, Vera relate la disparition de sa fille et la lutte des *Mães de Acari* afin de retrouver leurs enfants et puis leurs corps :

« Ma fille était modèle et mannequin, elle travaillait avec le député João Mendes [...]. Ma fille a fait quelques défilés là-bas et elle a commencé à connaître quelques filles de la communauté [...]. Elle était étonnée de voir toutes ces filles très jeunes qui étaient mères. Alors, elle a décidé de faire ce cours de faux bijoux, pour motiver ces filles à le faire elles aussi [...] Elle a rencontré un groupe de jeunes de la communauté là-bas et elle a voulu faire une promenade avec eux. Un garçon, Wallace, dont le père travaillait aussi dans cet endroit de faux bijoux, l'a invitée à une promenade. Ils ont alors décidé d'aller chez la grand-mère de ce garçon – qui serait la mère de Seu Hélio, Dona Valdicena. [...] Je ne l'aurais jamais laissé faire cette promenade et elle le savait ; elle est partie sans demander ma permission. Elle m'a laissé un billet en disant qu'elle allait vendre ces faux bijoux, à l'époque je travaillais à l'école israélite, à Laranjeiras. [...] Elle est partie dans cette maison de campagne, à Surui, Magé, le 21 juillet 1990. [...] Elle y est restée le week-end et ensuite ils ne sont pas rentrés. J'étais très inquiète. [...] Le 26, un groupe de six hommes encagoulés est entré dans cette maison de campagne. [...]

Ma fille a dû dire à quelqu'un qu'elle était modèle et mannequin, alors ils [les médias] ont obtenu une photo d'elle. Ceci a été déprimant pour moi, parce que Carla Sargento, qui était un reporter, une journaliste du journal *O Povo*, l'a mise en bikini. Ces bikinis... comment dit-on ? *sukini*, n'est-ce pas, un bikini bien indécent. Et ma fille est devenue symbole du kidnapping : « Parce que cette *mulata* kidnappée... », tu comprends ? Cela a été une chose très : « *Favelada* kidnappée ». C'était une mauvaise chose. Ça m'a beaucoup déprimé de voir cela [...] Je suis devenue folle, jusqu'alors je ne savais rien. Jusqu'alors, je pensais qu'elle avait voyagé avec sa chef ». [...]

Où est-ce que j'allais commencer à chercher ? [...] On a commencé à marcher avec Edmea [une des mères d'Acari] et on allait chez elle, on allait parler avec les autres mères. [...] Je luttais, je luttais. [...] Alors, le mari de Marilene nous a amenés à un centre de défense ici, à Lapa, c'était le *Centro de Articulações de Populações Marginalizadas* [« Centre d'Articulations de Populations Marginalisées »], Ivanir dos Santos, qui a commencé à nous apprendre à cheminer. On faisait des manifestations, on allait à la préfecture, parce qu'Ivanir était déjà derrière nous, en train de nous apprendre, de nous dire comment est-ce qu'on devait faire. Il allait chez Edmea, il proposait une réunion... Quel pas supplémentaire est-ce qu'on peut faire la semaine prochaine ? Lundi, on va commencer par où ? Et on commençait de lundi à vendredi, samedi et dimanche. Et on faisait beaucoup de manifestations, là-bas, dans la communauté. [...] et on allait à la maison de campagne, parce qu'on voulait savoir quelque chose. Parce qu'ils sont partis dans une voiture avec onze personnes dedans et personne n'a rien vu ? Alors on posait des questions, on passait la journée là-bas avec Dona Laudicena, on y amenait de la nourriture [...] et alors on allait chez Edmea, comme si là-bas c'était une filiale. Tous les samedis, on se réunissait pour voir ce qu'on allait faire le lundi. Et ainsi, notre lutte a commencé.

On a réussi à ce que Madame Mitterrand vienne au Brésil. On a dénoncé notre cas là-bas et elle est venue au Brésil et elle était, comment dire, choquée par notre cas. Alors elle voulait faire un livre sur l'histoire et elle a appelé Carlos Nobre, un journaliste de la *Folha de São Paulo*, qui a écrit le premier livre ; elle a payé pour le livre et elle a écrit la préface pour nous. [...] Madame Mitterrand, à son tour, a fait la dénonciation à Amnesty International. [...] Amnesty a pris part. Les personnes d'Amnesty venaient beaucoup ici, au Brésil. [...] On s'est organisées en tant que mères, les pères n'ont jamais pris parti. [...] Et ensuite, après qu'Amnesty ait pris notre cause, on a reçu 150 200 lettres en quelques jours. Alors, c'est-à-dire, c'était une chose... 92, 93, le Cas Acari a commencé à gagner en importance [...] On a commencé à être respectées, mais les choses n'ont pas changé, tout est encore la même chose. En 95, on a reçu cette dénonciation des lions et avant de voyager on est allées à la maison de campagne de ce policier, Peninha. On y est arrivées et on a trouvé les lions. Parce que la dénonciation était que ces enfants auraient été donnés vivants à ces lions pour qu'ils les dévorent. [...] Mais cela ne rentre dans l'esprit de personne, un être humain ne peut pas penser à une chose pareille. [...] On a passé par beaucoup de difficultés. Ici, ils ne nous ont donné de l'ouverture que quand Amnesty International s'est saisie de notre affaire, tu comprends ? Mais les choses continuent, elles n'ont pas changé, n'est-ce pas ? Mais aujourd'hui, on est connues, on dérange, on sait qu'on dérange. On a dû changer de maison, parce que c'étaient menaces sur menaces, de la part de la police. [...] Ils ont dit qu'ils allaient faire avec nous la même chose qu'ils ont faite avec les mômes. Les menaces étaient toutes anonymes, ils laissaient des billets dans les kiosques où on faisait nos réunions : « Arrêtez, arrêtez de parler » [...] J'ai déménagé plusieurs fois, à cause de cela. [...]

Le procès est archivé parce qu'on n'a pas les moyens de dénoncer les policiers, parce qu'il n'y a pas de corps... C'est pour ça que je suis sûre que c'étaient des policiers. Les trafiquants ne font pas cela, quand ils veulent te tuer, ils te tuent et te laissent là, ils s'en fichent si la police découvre que c'était eux, tu comprends ? [...] Tant et si bien que cela fait seize ans qu'on lutte. [...] Il y a trois ans, on a reçu la même dénonciation. [...] Ma fille aurait été la huitième à être donnée aux lions, ils ont mis son bras dans la geôle, le lion a mangé son bras et elle s'est évanouie, après ils ont jeté ma fille à l'intérieur. [...]

Notre lutte a toujours été de retrouver les corps de nos enfants parce que, quand on a su qu'ils ont été pris par des policiers, tu sais tout de suite que c'est la mort, tu vois ? La police même traite le cas comme de l'exécution sommaire. [...] Mais on veut savoir pourquoi, tu comprends, le pourquoi de cette histoire, et où ils les ont mis. Le pourquoi de disparaître avec onze personnes d'une communauté... ils n'étaient qu'onze pauvres ! [...] C'est cela qui me donne des forces pour cheminer, parce que je veux savoir pourquoi ils ont disparu avec ces enfants, pourquoi ils ont disparu avec ces corps ».

2. Entretien avec Wesley, favela d'Acari, décembre 2006

Dans l'extrait suivant, Wesley nous raconte, avec une grande richesse de détails, l'évolution de sa perception de la favela d'Acari et l'émergence de son militantisme :

« Quand tu arrives ici, il y a cette loi de la favela : « je suis sourd, je suis aveugle, je suis muet ». Tu as des yeux mais tu ne vois pas, tu as une bouche mais tu ne parles pas, tu as des oreilles mais tu n'écoutes pas. Je me suis dit, « Ici, c'est le paradis, personne ne s'occupe de la vie de personne, personne ne fait des rumeurs, ici tout est permis ». Je croyais qu'il y avait une liberté, je ne connaissais pas les règles, les relations sociales du lieu. Je ne savais pas vraiment comment les choses se passent dans la pratique, je croyais que cette chose qu'on disait « aveugle, sourd, muet », je croyais que c'était vrai mais en vérité il n'y avait rien de cela. Dans un premier temps je fumais, je buvais, je croyais que personne ne s'occupait de ma vie. Mais en vérité si, et je ne le savais pas. J'étais amoureux du funk, il y avait un esprit très intéressant dans le funk à cet époque, parce qu'il y avait une identité suburbaine, c'était une chose de la périphérie, qui était très forte dans la périphérie. [...] Et cette posture d'être rusé pour survivre dans l'endroit, être rusé dans le sens de savoir gérer les situations difficiles, je trouvais cela très cool. [...] Et toutes ces choses que j'ai décrites, dans la période de transition... j'ai commencé à me rendre compte que ce n'est pas du tout cela, je voyais les compagnons qui menaient cette vie et j'étais à leurs côtés et la plupart d'entre eux était des fugitifs, la plupart était en train de mourir, chaque jour : « Untel est mort, l'autre est mort ». Alors j'ai commencé à voir que ce n'était pas le paradis, que c'était un véritable enfer [...] Je ne savais pas pourquoi les gens se droguaient tellement, pourquoi j'y étais moi aussi et j'en prenais aussi, pourquoi je buvais autant. [...] Les personnes souffraient et je ne le savais pas. Je n'avais pas la conscience des raisons pour lesquelles ils vivaient dans ces baraquas, de pourquoi la police était si violente et pourquoi il y avait toutes ces armes.

Je ne savais pas comment cela marchait, comment tout ce truc se structurait, tu comprends. Alors je pensais que c'était une merveille. Alors quand j'ai recommencé à étudier [...] à rechercher les connaissances théoriques pour comprendre comment ces choses se passent, alors j'ai vu que ce n'était rien de ce que je pensais, qu'il y avait des rumeurs de la même façon, comme il y en a dans tant d'autres endroits, où l'on s'occupe de la vie des autres. Ici, on te bat à cause des rumeurs, il y a le *castigo*, d'autres meurent à cause des « on dit », n'est-ce pas ?! Et alors j'ai commencé à découvrir et à vivre dans la pratique et à chercher dans la théorie ces choses. Et alors tu vois que tu es en train de tout faire de la mauvaise façon, que les gens ne vivent pas cela parce qu'elles le veulent, qu'il y a des raisons derrière tout cela. Alors je me suis dit « je ne peux pas être un chiffre anonyme de plus au sein des statistiques ». Tu sais, « je ne peux plus être une main d'œuvre du système, je ne peux plus être type perdu qui prête sa vie pour enrichir les autres », tu sais, un rouage de plus dans l'industrie de la misère ou dans un système engendré par la violence. Je me suis dit qu'en sachant comment tout cela fonctionne, je ne pourrais y participer. Alors, j'ai commencé à faire en sorte que l'on prenne conscience de cela et à militer pour qu'il y ait moins de victimes. Aujourd'hui, je ne peux plus partir d'ici parce que je me suis habitué à tout cela... à une forme de parole au sein de la favela ».

3. Entretien avec Rawandy, Beyrouth, avril 2007

Les extraits suivants montrent comment la question de l'« habiter » dans le camp de Beddawi va bien au-delà du simple logement, dans le sens où elle dépasse les considérations d'ordre pratique pour s'inscrire plus profondément dans le registre du symbolique et de l'attachement à une collectivité :

« Je suis né en 1982, et en fait j'ai passé tout ma petite enfance à Nah el-Bared [...] j'avais 17 ans quand j'ai déménagé. [Tu avais des relations à Beddawi, de la famille, des amis ?]. Oui, j'y avais des amis bien sûr, j'ai des amis dans tous les camps, même quand j'avais 17 ans, parce que je dansais le *dabké* et tout donc on faisait des fêtes ensemble. Donc, voilà, mais, de la famille oui, il y avait mon frère, qui est marié. Il habite toujours à Beddawi. [...]. Et, à Nah el-Bared, c'est vraiment tout ce qui est de plus génial, des beaux souvenirs d'enfance. Parce qu'on a joué dans le fleuve Nah el-Bared... [...]

Nah el-Bared, tu vois, c'est plus grand que Beddawi, donc, c'est surpeuplé, il y a 1 km carré pour 31 000 habitants. [1 kilomètre carré ? Comme à Beddawi ?]. Non, Beddawi c'est un peu plus petit. [...] A 17 ans j'avais un appartement tout seul... tu vois les maisons dans le camp, on les fait étage sur étage. Et c'est mon frère qui est plus grand que moi qui a fait son appartement, mais après il n'a pas voulu habiter au Liban, il est parti en Allemagne. Alors, il m'a donné les clés de son appartement.

Donc, j'habitais tout, tout seul. Un appartement comme ça, en haut. Joli, avec deux chambres, très joli tu sais. J'aimais bien. Il était un peu haut, donc, je n'entendais pas le bruit des enfants dans la rue [...]. Mes sœurs, qui travaillent à l'UNRWA, qui sont maitresses, elles n'allaient pas bien, elles s'énermaient, elles avaient mal à la tête parce dans la rue qu'il y a plein d'enfants qui font du bruit, tu vois [...]

Donc, voilà, on avait l'idée de déménager. D'aller dans un coin... Mon frère aîné avait déjà déménagé, il avait pris un terrain hors du camp [...]. Après, quand j'avais 17 ans, bon, j'ai commencé à créer des problèmes, parce que je commençais à dire «oui, je suis fort !» et à créer des problèmes [...] j'ai tapé un voisin et ça a été très grave. [...] Donc, mon père, il a dit, «non, moi, je ne peux pas, on va déménager». On a acheté l'appartement à Beddawi. [Et, pourquoi Beddawi ?]. Pourquoi Beddawi ? Parce que... on n'est pas loin de Nah el-Bared, d'une part. D'autre part, Beddawi, c'est moins surpeuplé. En plus, Beddawi, est juste à côté de Tripoli, et nous, on y allait à chaque jour, j'étudiais à Tripoli, par exemple. [...] Donc, on est allé à Beddawi, là où je suis maintenant, et c'est cool. [...] C'est très bien, c'est cool, j'y ai des bons amis. [...]

Alors, pourquoi j'aime bien Beddawi ? Par exemple, je préfère Beddawi à Nah el-Bared. Parce que les gens sont plus ouverts. Par exemple, à Beddawi, mes amies, filles, elles viennent chez moi pour me rendre visite, parfois même le soir, personne n'en parle... les amies, les amies vraiment, elles viennent le soir, il n'y a pas de problème. Moi, je viens les visiter soir et il n'y a aucun problème.

Pourquoi j'aime plus Beddawi que les autres camps ? En fait, Beddawi et Mie Mie sont les deux seuls camps qui sont les plus sûrs jusqu'à maintenant. Même s'il y a des problèmes, entre Palestiniens on les résout. [Tu veux dire, par exemple, qu'il n'y a pas de disputes entre les organisations qui sont dans le camp ?]. Il y en a quand même. Dans la politique, il y a quand même des disputes, mais il n'y a pas de vrais problèmes, il n'y a pas de vraies disputes entre les partis politiques qui sont dans le camp, il n'y a pas de

grands problèmes entre les gens du camp, entre les familles du camp, à Beddawi ou Mie mie. Mie Mie, c'est très, très, très, très petit. Mais Beddawi, c'est vrai que c'est vraiment très bien. Surtout qu'à Beddawi, il n'y a pas de la police [...].

En fait le camp c'est des familles, et puis c'est des gens... tu vois, par exemple, dans la famille Zeit, une grande famille à Beddawi, comme Abu Issam Hamad, ce sont des gens qui ont de l'argent, pas mal d'argent, et qui sont bien. Tout le monde sait qui ils sont... ils sont indépendants, ils sont aimés par tout le monde dans le camp. [...]. Alors eux, ils viennent, par exemple, Amanda et Rawandy, ils ont fait un problème, Amanda, elle a tapé Rawandy et tout. Alors, Abu Issam et machin, je ne sais pas qui, et en plus ces grands de la famille [...], ces gens-là, ils vont chez la famille d'Amanda, "Amanda, mais quand même, vous êtes voisins et tout. Tu vois, avant, dans le temps...". Tu vois ? Il va te raconter, en Palestine, "en Palestine, on a fait, et puis...". Ils commencent à raconter des histoires, des histoires et des histoires, et après à la fin ils disent : "On ne va pas boire votre café si vous n'allez pas dire désolée à Rawandy". Et ils viennent chez moi et ils disent la même chose. Et après on se rencontre chez quelqu'un pour dire "désolé. Oui, mais quand même, tu as fais ça...". [...] Voilà. Les grands de la famille, des gens qui sont bien, des gens qui aident parfois... c'est tellement... c'est ça qui est bien, ça c'est vraiment bien. [...]

En fait, on est un peu privilégiés [...] parce que, ici, par exemple, je ne peux pas faire une organisation, une ONG... Mais dans le camp, tu fais ce que tu veux. Ça c'est bien. Quand je veux, je peux dire : "Allez, MAFPA !". Enfin, tu vois ? Je veux faire un groupe de danse, je veux faire une association. [...] la police ne rentre pas vraiment dans le camp, donc, voilà, je n'ai pas besoin de permissions, du gouvernement [...] Ça c'est bien, on peut travailler dans tout ce qui est droits de l'homme, et tout ce qui est association et organisation, plus facilement que les Libanais, par exemple, en dehors du camp.

[Et puis, comme tout le monde est pour la Palestine, les intéressés sont déjà regroupés]. Oui, bien sûr, dans le camp, ça aussi, c'est beau. En fait c'est beau et ce n'est pas beau. Ce n'est pas beau parce qu'il y a plein de partis politiques, mais c'est beau aussi parce que tous les partis politiques disent : "Palestine, Palestine, Palestine, pour la libération de la Palestine". [...] même dans le camp, il y a plein de problèmes entre les parties politiques sur des sujets politiques, et parfois c'est un peu grave. Mais quand ils vont chez eux et tout : « - Mais attendez, c'est pour la Palestine et tout. - Oui, oui, c'est pour la Palestine » [...]. Tu vois, à la fin ça se résout. C'est pour la Palestine. [...]

Chez nous dans le camp, il y a plein de... par exemple, si moi mon père ne connaissait pas la Palestine et il ne parlait pas de la Palestine, alors moi, qu'est-ce que je dirais à mes enfants ? Rien du tout ! Alors, mes enfants, ils iraient, sûr et certain, oublier qu'il existe quelque chose qui s'appelle Palestine. Ils diraient "Oui, je suis Palestinien, mais bon, je suis Palestinien parce que la carte d'identité le dit". Mais pourquoi je suis Palestinien, comment je suis Palestinien ? Il y a plein de gens dans le camp, qui ont le même âge que moi et, quand tu dis, "alors, c'est quand le Nakba ?" ils ne savent même pas quel mois. Je ne veux pas dire la date, ils ne savent même pas quel mois. Il y en a qui ne savent pas que la Nakba, c'est en 48 [...] Tu vois, je ne veux pas dire l'Egypte, la Syrie, machin. Non, non, non, non. La Palestine, des choses sur la Palestine, ils ne savent pas. Parce que leur père ne voulait pas en parler. »

4. Entretien avec Samah et Randa, camp de Beddawi, avril 2007

Cet entretien s'est déroulé sous forme de conversation avec deux jeunes femmes de Beddawi que je connaissais auparavant par le biais de l'association française MAFPA. Dans les extraits suivants, Samah et Randa nous parlent des relations dans le camp et nous livrent leur vision du mariage.

- « A : J'aimerais bien savoir un peu comment est la vie dans le camp... qu'est-ce qui vous plaît ici, qu'est-ce qui ne vous plaît pas... »
- R : A propos de notre vie en général ?
- A : Oui, de votre vie en général.
- R : Moi, je ne sais pas exactement, parce que je ne vis pas dans le camp.
- A : Tu vis où ?
- R : Moi je vis...
- A : Loin d'ici ?
- R : Un peu, un peu.
- S : 5 minutes.
- R : 10 minutes.
- S : 5.

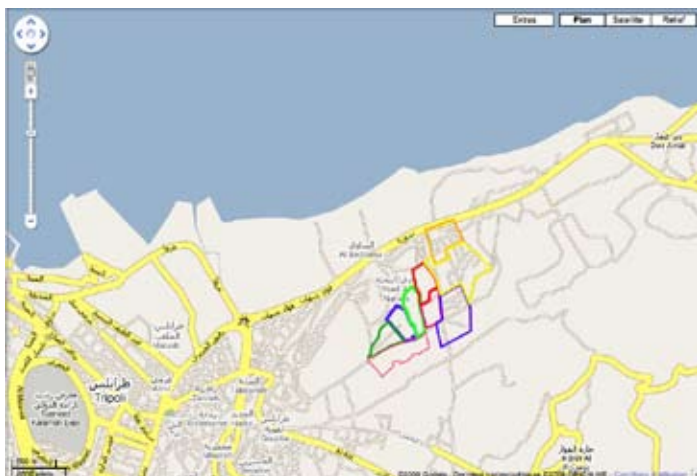
- R : Là, *yanni*, cinq minutes, dix minutes.
- A : Et comment est-ce que tu as rencontré la MAFPA, les gens de la MAFPA ?
- R : Comment ? Parce que j'allais à l'école *El-Najdal* [école de l'UNRWA à Beddawi] [...]
- A : Alors, tu as fait tes études ici ?
- R : Oui, à l'école *El-Najdal*, jusqu'au brevet.
- A : D'accord. Et tu as de la famille dans le camp ?
- R : Oui, comment dire... quand j'étais bébé, j'habitais dans le camp. Et quand j'avais presque cinq ans, on est partis. [...]
- A : Et là où tu habites il y a beaucoup de Palestiniens ?
- R : La plupart, ce sont des Libanais, mais il y a des Palestiniens, les Palestiniens existent. [...]
- A : Tu m'as dit qu'il y a des Libanais aussi dans le camp.
- R : Oui, il existe un immeuble des Libanais.
- S : A côté de la MAFPA.
- R : A côté de la MAFPA.
- S : C'est sur la même rue, c'est la rue des Libanais. [...]
- A : Et toi, tu habites avec toute ta famille ici ?
- S : Oui.
- A : Je connais ta famille. Tu as deux sœurs et deux frères, n'est-ce pas ?
- S : Oui. [...] Mon grand frère, maintenant il est fiancé avec une fille.
- A : Et la fille est de Beddawi aussi ?
- S : Non, elle est au Maroc. Il l'a rencontrée sur Internet. [...]
- A : Elle est Palestinienne ?
- S : Non, Marocaine.
- A : Mais il s'est fiancé sans la connaître ?
- S : Non, cela fait déjà quatre ans, je pense, qu'il parle avec elle sur Internet, il la connaît très bien. Il parle avec elle au téléphone.
- A : Ah... Mais ils ne se sont jamais vus ?
- S : Non. Sauf avec la webcam sur internet, c'est tout.
- A : C'est marrant ! Et il y a beaucoup de cas comme ça ici ?
- S : Un peu, il y a des cas comme ça dans le camp de Beddawi. [...] Je connais un cas, je pense... non, deux cas, il y a aussi un Libanais qui a épousé une Marocaine. Elle habite ici je pense.
- A : Ah... et ça se passe souvent comme ça ? Qu'on se marie avec des gens qu'on rencontre sur Internet ?
- R : Tout le temps, les gens ouvrent des sites Internet pour rencontrer des gens là-bas.
- A : Où ?
- R : Au Maroc. [...]
- S : Oui, ma cousine aussi, elle aime un jeune sur Internet. Elle vit à Beyrouth.
- R : C'est difficile pour la fille *yanni*. [...] Le problème, c'est qu'ici, à Beddawi, tu ne peux pas vivre avec quelqu'un... ici, dans le camp, ou bien, au Liban...
- H : S'il n'y a pas le mariage...
- R : Si le garçon est marié, il a une maison pour vivre avec sa famille. Il y a des cas de gens qui vivent avec leur femme dans la même maison que leurs parents. [...] S'il possède de l'argent, donc il peut acheter une maison. Mais sinon, il est obligé de rester avec ses parents. [...]
- A : Je parlais avec Samah pendant que tu n'étais pas encore arrivée, parce qu'elle vient de mettre le *hijab* [le voile]. Je lui demandais pourquoi elle a pris cette décision. Et toi, quand est-ce que tu as mis quand le *hijab* ?
- R : Ça fait deux ans.
- A : Pourquoi ?
- R : Parce que c'est un devoir.
- A : Religieux ?
- R : Bien sûr. Ce n'est pas une obligation au sens strict du terme, c'est un devoir. C'est Dieu qui demande à tout le monde, *yanni*, à toutes les filles, de mettre le voile.
- A : Mais je demandais à Samah si ce n'est pas aussi parce que c'est bien vu, parce que c'est plus facile de trouver un fiancé...
- R : Non, ce n'est pas ça.
- A : Non ?

- S : Si, il y a des personnes ici qui pensent comme ça, *yanni*, il y a beaucoup de filles qui mettent le voile pour trouver un fiancé.
- R : Non !
- H : Si, *Allah el-Azim*, dans le camp, il y en a beaucoup.
- R : Il y a des hommes, ici au camp, qui...
- H : Ils le demandent.
- R : Non, mais il y en a beaucoup qui aiment que leur femme porte le voile. [...] normalement, l'homme musulman, il aime que sa femme porte le voile, il aime que sa femme ait la foi dans le cœur. [...] On est libre de mettre le voile. Il y a des personnes qui obligent leurs filles à mettre le voile. Mais ce n'est pas mon cas. Je ne sais pas, c'est une question de mettre le voile, parce que plus tard... c'est un devoir, il faut qu'on mette le voile.
- [...]
- A : Tu penses qu'il y a une différence entre habiter où tu habites et habiter dans le camp ?
- R : C'est la même chose *yanni*.
- S : A Beyrouth ou dans le camp, c'est différent, je pense.
- R : C'est différent. A Tripoli, c'est différent.
- A : Parce qu'ici on est quand même très proche du camp.
- R : Oui, exactement. [...] Moi, je suis dans le camp tout le temps, tout le temps. Tous les jours.
- [...]
- M : Et dites-moi, quand vous pensez au futur, qu'est-ce que vous voulez, comment vous l'imaginez ?
- S : Elle veut vivre avec son amour [rires].
- R : Oui.
- M : Disons d'ici cinq ans.
- R : La première chose que je veux c'est travailler. Pour aider mes parents. *Yanni*, même si j'ai peu d'argent, je veux travailler. [...] Après, il y a le mariage, c'est toujours l'envie d'une fille qui habite ici.
- S : Moi, je veux acheter une voiture, il y a le travail...
- R : Aussi, je veux avoir des enfants. Moi, j'adorerais faire une famille, faire la décoration de la maison... j'adore ça. [...]
- S : Moi, *yanni*, je veux continuer les études et travailler et tout ça. [...] En tout cas, si je me marie, je veux continuer à travailler. [...] Si je me marie, je ne veux pas rester à la maison. [...] Je ne veux pas épouser un jeune qui habite dans le camp. Je déteste les jeunes du camp.
- A : Pourquoi ?
- S : Je ne veux pas, je ne sais pas. C'est impossible. [...] Je ne veux pas prendre un jeune qui a vécu dans le camp. Ils sont très compliqués. Les hommes, les jeunes du camp disent que si tu es mariée, tu ne peux pas avoir d'amis. Tu vois, par exemple, si je vois quelqu'un, il dit : "Mais comment tu parles avec lui, dans la rue ?", et tout ça. Il n'aime pas que sa femme ait un ami, c'est impossible. Et je n'aime pas ça. J'aime beaucoup mes amis. [...] Après, si je me marie, je veux garder mes amis et tout ça.
- R : Moi aussi, j'aime avoir des amis. J'aime beaucoup *yanni*. Mais normalement, les hommes palestiniens, ils ont un cerveau spécial. Ils aiment que leur femme soit à eux seuls.
- [Rawandy arrive]
- Ra : *Sabah el Kheir* ! Non, je ne suis pas marié ! [rires]
- A : Comment tu sais qu'on parle de mariage ?
- Ra : Les filles parlent toujours de mariage ! ».

CARTES



Carte 1:
Camps de réfugiés palestiniens au Liban. Source: UNRWA.



Cartes 2 et 3:
Camp de réfugiés palestiniens de Beddawi et régions adjacentes (Jabal Beddawi). Source: Google Maps.

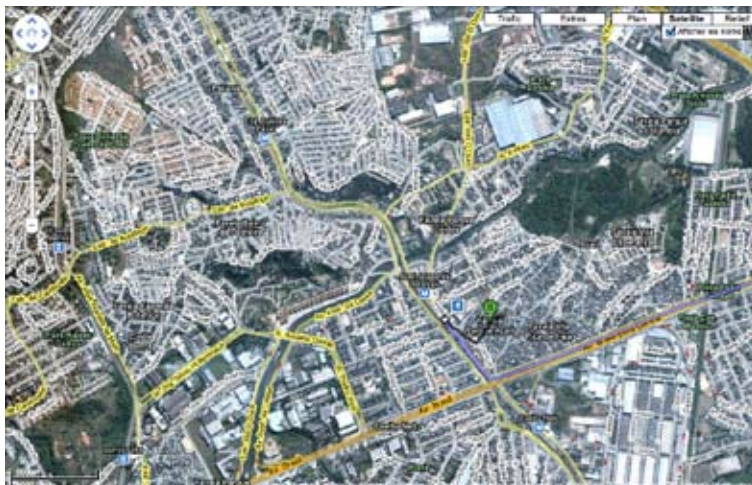
CARTES



Carte 4:
Rio de Janeiro, Brésil.



Carte 5:
De Gavea à Acari.



Carte 6:
Favela d'Acari.

Source: Google Maps.

PHOTOGRAPHIES



Figure 1:
Camp de Beddawi, rue principale.



Figure 2:
Favela de Acari, une de ses rues principales.



Figure 3:
Rue à l'intérieur du camp de Beddawi.



Figure 4:
Rue à l'intérieur de la favela d'Acari.

PHOTOGRAPHIES



Figure 5:
Rue à l'intérieur de la favela d'Acari.



Figure 6:
Rue à l'intérieur du camp de Beddawi.



Figure 7:
Détail des fils électriques, camp de Beddawi.



Figure 8:
Maison au toit de zinc, camp de Beddawi.

PHOTOGRAPHIES



Figure 9:
Deley, devant le graffiti qui pointe la direction de Gaza.



Figure 10:
Mur du camp de Beddawi.



Figure 11:
Mur du camp de Beddawi.



Figure 12:
Affiche, camp de Beddawi.

PHOTOGRAPHIES



Figure 13:
Scène du quotidien dans la favela d'Acari.



Figure 14:
Scène du quotidien dans la favela d'Acari.



Figure 15:
Mariage traditionnel, le fiancé revient du bain.



Figure 16:
Manifestation contre le *tâwtin*, camp de Beddawi.

PHOTOGRAPHIES



Figure 17:
Panneau du Fatah dans la rue principale de Beddawi.



Figure 18:
Association de résidents de la favela d'Acari.



Figure 19:
Mur de la favela d'Acari.



Figure 20:
Mur de la favela d'Acari.



Figure 21:
Fresque de Nizar, camp de Beddawi.

PHOTOGRAPHIES



Figure 22:
Ensemble résidentiel
Amarelinho.



Figure 23:
Fresque de Yosof,
Beddawi.



Figure 24:
Mur du métro d'Acari .



Figure 25:
Verticalisation de l'espace à Acari.



Figure 26:
Verticalisation de l'espace à Beddawi.

PHOTOGRAPHIES



Figures 27 et 28:
Culte dans une église évangélique à Acari.



Figures 29 et 30:
Peintures de Nizar.



Figures 31:
Peinture de Burhân .

PHOTOGRAPHIES



Figure 32:

Des enfants du centre *Colorindo o Futuro* font de la capoeira dans une ruelle de la favela d'Acari.



Figure 33:

Des jeunes dansent le *dabké* dans la MAFPA de Beddawi.



Figure 34:

Jardin d'Oumm Mahmoud sur le toit de sa maison.



Figure 35 :

Photo-symbole du petit Maicon entourée de ses affaires.



Figure 36 :

Mosaïque de Zé Luiz.

PHOTOGRAPHIES



Figure 37:
Samir, Nizar et Farah dessinent des fresques sur les murs d'une école à Beddawi.



Figure 38:
Fresque de Nizar dans la salle de spectacles du Fatah à Beddawi.



Figure 39, 40 et 41 :
Fresques sur les murs d'une école à Beddawi.

PHOTOGRAPHIES



Figure 42 et 43 :

Camps de Nahr el-Bared avant et après les affrontements. *Crédit des photos: UNRWA.*

Figure 44:

Des enfants vont à l'école dans le camp de Nahr el-Bared.

PHOTOGRAPHIES



Figure 45ww :
Une famille dans le camp de Nahr el-Bared.